

**AUTOMNE - UN POÈME APOLLINAIRIEN DE LA
DISSOLUTION DES CORPS**

**AUTOMNE – AN APOLLINAIRE’S POEM ON BODY
DISSOLUTION**

**AUTOMNE - UN POEMA DE APOLLINAIRE SOBRE LA
DISOLUCION DEL CUERPO**

Alexandrina MUSTATEA¹

Résumé

Le poème apollinairien Automne, d’une simplicité qui frise la banalité, s’avère être une création très riche en suggestions, construisant un univers concret, palpable, physique, situé dans un espace-temps relativement déterminé, qui se commue petit à petit en un univers métaphorique, symbolique, s’ouvrant vers le monde intérieur du protagoniste d’une triste histoire d’amour. Il est en même temps le poème de la dissolution des corps - objets textuels et du corps du texte lui-même.

Nous partons, dans notre analyse, d’une vision phénoménologique sur le corps, vu comme élément unificateur du moi et objet de relation, en même temps pivot du monde et entité coextensive de celui-ci.

A l’inscription spatio-temporelle du corps, avec son impact corrélatif sur le monde, s’ajoute son inscription textuelle, ce qui nous permettra de valoriser également sa dimension expressive.

Mots clés : espace, temps, corporéité, vague, évanouissement.

Abstract

Beyond a rather simple aspect that could be, at first hand, considered as an ordinary or commonplace one, ‘Automne’, Apollinaire’s poem, is, on the contrary, a literary piece rich in suggestions that form together a whole universe, a concrete palpable physical universe that is situated in a rather well determined space-time dimension. The universe thus created is then little by little transformed into a symbolic and metaphoric universe which opens its gate towards an inner world, that of the protagonist of a sad love story.

‘Automne’ is, at the same time, the poem of the dissolution of the body, as a textual object, as well as the dissolution of the body of the text itself.

Our analysis is based on a phenomenological viewpoint of the body, which is seen both as a unifying element of the self and as a relation element, being therefore both a pivot and a coextensive entity of the universe.

The inscription of the corporality into a space-time dimension and its correlative impact on the world are doubled by its textual inscription, which allows us to underline and focus upon its expressive dimension.

¹ alexandrinamustatea@yahoo.com, Université de Pitesti, Roumanie

Key words: *space, time, corporality, vagueness, vanishing.*

Resumen

El poema apollinairiano Otoño, de una simplicidad que bordea la banalidad demuestra ser una creación rica en sugerencias, construyendo un universo concreto, tocable, físico, colocado en un espacio-tiempo relativamente determinado, que se convierte poco a poco en un universo metafórico, simbólico, abriéndose hacia el mundo interior del protagonista de una historia triste de amor. Él es a la vez el poema de la disolución de los cuerpos-objetos textuales y del mismo cuerpo del texto.

Partimos en nuestro análisis de una visión fenomenológica sobre el cuerpo visto como elemento unificador del yo y objeto de relación, al mismo tiempo pivote del mundo y entidad coextendida de esta.

A la inscripción espacio-temporal de la corporalidad, con su impacto correlativo sobre el mundo, se le añade su inscripción textual, lo que nos permitirá también valorizar su dimensión expresiva.

Palabras clave: *espacio, tiempo, corporalidad, vago, desaparición.*

Dans le brouillard d'automne, qui cache les hameaux pauvres et vergogneux, s'en vont lentement un paysan cagneux et son bœuf. En s'en allant, le paysan chantonne une chanson d'amour et d'infidélité. Deux silhouettes grises qui disparaissent dans le brouillard...

Apparemment rien de plus banal et de plus simple. Et pourtant tout un univers se dessine devant les yeux du lecteur. Un univers concret, palpable, physique, situé dans un espace-temps relativement déterminé, qui se commue petit à petit en un univers métaphorique, symbolique, s'ouvrant vers le monde intérieur du protagoniste, tout en gommant sa réalité extérieure. Comment se réalise ce vrai miracle poétique ? Nous essayons, dans les propos qui suivent, de donner une réponse - subjective et réductrice sans doute, à la provocation lancée par l'Automne apollinairien.

Nous partons, dans notre analyse, d'une vision phénoménologique de souche sartrienne¹ et merleau-pontienne² sur le corps, vu comme corps phénoménal, élément unificateur du moi et objet de relation, en même temps pivot du monde et entité coextensive de celui-ci.

¹ J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Editions Gallimard, Paris, 1968

² M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Editions Gallimard, Paris, 1976

Nous nous appuyons également sur certains points de vue des sociologues tels Moles¹ ou Goffman², pour lesquels l'espace et le corps sont indissociables, dans le sens que l'appropriation de l'espace se fait à partir du corps et que le corps est révélateur de tout un réseau de signes et de symboles qui interviennent dans les interactions.

Nous y ajoutons l'idée que le temps donne encore une dimension, incontournable, au corps et que, de manière complémentaire, le corps rend sensible la fuite du temps, lui prêtant une partie de sa corporéité.

Enfin, nous avons en vue la dimension expressive du corps, compris à la fois comme corps littéraire et comme corps-objet intratextuel, qui se soutiennent l'un l'autre, dans leur glissement inéluctable vers la dissolution.

Le parcours herméneutique fera appel à toutes ces idées non pas dans un ordre préétabli, mais dans celui qui est imposé par le texte lui-même.

*Dans le brouillard s'en vont un paysan cagieux
Et son bœuf lentement dans le brouillard d'automne
Qui cache les hameaux pauvres et vergogneux*

*Et s'en allant là-bas le paysan chantonne
Une chanson d'amour et d'infidélité
Qui parle d'une bague et d'un cœur que l'on brise*

*Oh! l'automne l'automne a fait mourir l'été
Dans le brouillard s'en vont deux silhouettes grises*

Le titre du poème renferme une des dimensions textuelles, la temporalité, la suite du poème répondant à l'attente qu'il crée, par la reprise obsessionnelle du terme *automne* et du syntagme *dans le brouillard*, qui s'inscrit dans l'univers automnal. D'ailleurs, le brouillard y est le seul élément définitoire de la saison, sa répétition étant la marque de l'importance que le poète attache à l'idée de vague. De la sorte, la temporalité se spatialise, l'automne n'étant pas seulement une saison de l'année, mais également un paysage vague, flou, imprécis. Le brouillard

¹A.Moles, *Psychosociologie de l'espace* (en collaboration avec Élisabeth Rohmer), textes rassemblés, mis en forme et présentés par Victor Schwach, L'Harmattan, Paris, 1998.

²E. Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne, t. 1 La Présentation de soi*, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens Commun », Paris, 1973

cache les hameaux pauvres et vergogneux, fait disparaître les contours et crée une atmosphère sombre, renforcée par l'emploi des deux adjectifs épithètes. A la dénotation des termes s'ajoute leurs connotations, le physique glissant insensiblement vers le psychologique, le premier signe linguistique en étant l'adjectif moral *vergogneux*. L'automne devient une « *saison mentale* »¹, pour citer Apollinaire lui-même, matérialisation d'un état d'esprit. Il se charge également de sa valeur symbolique, celle de la mort de la nature et, par extension, de l'extinction en général. Associé au brouillard, il annonce une disparition.

Cependant le brouillard est tout d'abord le cadre d'une action, réduite, il est vrai, à un départ : le paysan et son bœuf s'en vont lentement dans le brouillard d'automne. Deux corps dont l'un reçoit une description physique minimale mais d'autant plus significative – le paysan est *cagneux* ; l'autre n'a qu'une marque d'appartenance qui l'associe au premier – l'adjectif possessif *son*, suggérant l'idée d'une unité inséparable, d'un corps commun. Le paysan et son bœuf s'intègrent parfaitement dans le paysage en tant qu'êtres rattachés à la nature par l'essence de leur travail commun. Ils sont, l'un et l'autre, les symboles de l'humilité, du labour dur et acharné, de l'endurance physique, de la force muette, de l'obéissance et du sacrifice. Le corps imparfait, déformé du paysan, ses jambes torses sont l'image physique du mal psychologique, de l'accablement – vision analogique, dans la veine de la poésie romantique, elle-même ayant des racines bibliques. L'imperfection du corps est la métonymie de la souffrance psychique, le reflet d'une âme « estropiée ».

La phénoménologie, en tant que discipline philosophique, étudie l'apparence des choses ou les choses telles qu'elles apparaissent dans notre expérience ou dans notre conscience, respectivement les sens que les choses ont dans notre expérience. Elle regarde les choses d'un point de vue subjectif. Apollinaire refuse ici la première personne, se cachant derrière le corps de l'autre, expression de ses craintes et impuissances, idée rendue sensible par l'épithète *cagneux*. Le paysan est le possible héros d'une histoire d'amour malheureux à peine suggérée, *alter ego* du poète lui-même, qui transfère son expérience et sa conscience à un autre, se regardant ainsi de l'extérieur, minimisant de la sorte, par distanciation, sa souffrance.

C'est la strophe centrale qui renferme le vrai thème du poème – la mort de l'amour. Il est traité de manière indirecte, caché sous le prétexte d'une chanson.

¹ v. le poème *Signe* du recueil *Alcools*, Editions Gallimard, Paris, 1966, p.24

Tout en s'en allant, le paysan chantonne *Une chanson d'amour et d'infidélité / Qui parle d'une bague et d'un cœur que l'on brise*. Rien dans le texte ne nous dit explicitement qu'il s'agirait du drame amoureux du paysan lui-même, d'autant moins du moi poétique. Il se pourrait, après tout, que ce ne soit qu'une chanson dont le thème est, par hasard, une rupture entre amoureux, causant, au moins unilatéralement, beaucoup de peine. Mais les suggestions du texte vont également dans l'autre sens : le départ du paysan est à mettre en relation avec le drame, la chanson en étant la transcription, matérialisation d'un état d'âme ; le sentiment prend forme et corps dans la chanson, qui est l'image en miroir de ce qui se passe dans l'univers intérieur du protagoniste. Le paysan est lui-même le reflet textuel du moi poétique, qui refuse de prendre la parole en nom propre, par une sorte de discrétion. En même temps, ce double esthétique de la « réalité » douloureuse représenté par la chanson est une modalité de mise à distance, voire de sublimation de cette « réalité » même, devenue floue, décantée de toutes les scories possibles.

Par un mouvement inverse, tandis que la « réalité » (paysage et corps), se dématérialise, le « texte » de la *chanson d'amour et d'infidélité* est porteur d'objets concrets, la *bague* et le *cœur brisé*, en même temps figures métonymiques de la séparation des amoureux. La bague est le symbole matériel de l'union de deux êtres qui s'aiment, alors que le *cœur que l'on brise* nous laisse entrevoir ce que le texte ne dit pas, le fait que l'alliance a été retournée. Ainsi, ce qui y est dit littéralement n'est que la conséquence d'un geste que l'on suppose avoir eu lieu. Le vers associe par la copule *et* la *bague* et le *cœur*, renvoyant au sous-texte l'histoire de la rupture. C'est au lecteur de la reconstituer à partir de quelques indices inscrits sur la surface textuelle.

L'emploi du présent de l'indicatif du verbe *briser* suggère le fait que les événements sont tout récents. Le poète nous y fait participer « en direct », nous impliquant affectivement. D'ailleurs, le texte entier est construit sur ce temps verbal, à une seule exception – *a fait mourir*, sur laquelle nous reviendrons plus bas.

Cependant le présent de *briser* pourrait offrir, comme nous l'avons déjà mentionné, encore une clé de lecture, selon laquelle il s'agirait non pas d'un drame personnel, mais du drame de l'infidélité en général. Cette interprétation semble être renforcée par l'emploi de l'impersonnel *on*, qui dépersonnalise la souffrance, la déplaçant dans la sphère du généralement valable. Mais en même temps, *on* est concevable comme marque de la dépersonnalisation de la femme qui cause le drame personnel, voire comme marque de discrétion, l'infidèle dont il est question n'étant nullement nommée. L'impersonnalité s'inscrit de la

sorte dans cette stratégie poétique de la dissolution des corps qui domine le poème.

Ce qui nous semble bien évident c'est l'ambiguïté voulue, recherchée de la strophe, qui suggère la complémentarité des plans général et individuel, leur coprésence dans le corps du texte.

La dernière strophe reprend le motif de la disparition dans le brouillard, mais tout en apportant quelques variations qui complètent le tableau.

La nouveauté apportée par la fin du poème est justement l'idée de mort, clairement exprimée par *Oh! l'automne l'automne a fait mourir l'été*. Bien qu'il s'agisse littéralement de la mort de l'été, les significations du vers dépassent de loin son sens dénotatif. Il faut signaler tout d'abord la présence de l'interjection *Oh !*, accompagnée d'un signe d'exclamation d'autant plus digne d'attention qu'il contrevient au manque de ponctuation auquel nous a habitué la poésie d'Apollinaire. La structure exclamative formée par l'interjection, le signe de ponctuation et la répétition évocatrice du substantif *automne* représente la seule manifestation affective affichée ouvertement, présupposant la présence d'une instance énonciative qui l'assume. C'est l'unique expression de la subjectivité, dans un contexte délibérément objectivant, caractérisé par la discrétion d'un énonciateur effacé. Le monde objectal refait immédiatement surface par le factitif *a fait mourir*, qui attribue à l'automne la capacité d'agir, le rendant responsable pour la mort de l'été. En clé symbolique, la mort de l'été c'est la mort de la joie de vivre, la mort de l'amour. Le passé composé *a fait* place la mort de l'amour dans le passé, tuant tout espoir de résurrection, ce qui justifie la lente disparition du paysage de cet autre mal-aimé qui est le paysan.

Le paysan et son bœuf deviennent *deux silhouettes grises* ; leur effacement s'accompagne de l'assombrissement de l'image. La silhouette est un corps dématérialisé, un contour incertain prêt à se dissiper dans l'obscurité. Le qualificatif *grises* ajoute à l'idée d'obscurcissement des nuances psychiques : banalité, insignifiance, dépersonnalisation, glissement vers la mort.

Le poème est elliptique – signe de dissolution, d'évanouissement, d'effacement, comme si le poète voulait faire disparaître dans le brouillard non seulement les êtres mais aussi son texte. L'ellipse est une porte ouverte vers l'implicite, vers l'interprétation du non dit, vers les sous-entendus. En même temps, elle est une modalité de diminution quantitative du poème, qui se réduit à quelques notations renforcées par la répétition des mots et syntagmes créateurs d'atmosphère et de valeurs symboliques: *dans le brouillard, s'en vont, l'automne*.

Dans le même sens de la diminution formelle du texte va son organisation strophique. Si l'on regarde le schéma des rimes – aba, bcd, cd, on se rend compte facilement qu'il s'agit au fond de rimes croisées – abab, cdcd. Le poème typographiquement organisé en trois strophes – deux tercets et une strophe de deux vers, se compose au niveau des rimes de deux strophes, plus précisément de deux quatrains. Par cet artifice typographique, la lente disparition des corps-objets textuels se double de la diminution du corps du texte, la formule strophique choisie suggérant la perte du dernier vers d'un possible troisième tercet.

Les motifs de l'évanouissement des corps et de l'obscurcissement physique et symbolique du paysage se retrouvent au niveau de l'expression dans le rythme lent des alexandrins et dans les sonorités sombres des voyelles nasales et des voyelles labiales postérieures qui dominent le tissu vocalique du poème. La tonalité automnale, la tristesse et la souffrance de l'être en proie au mal d'amour ne pourraient être mieux exprimées que par cette lente extinction des sons.

Tout dans le poème - thèmes, motifs, symboles, figures, prosodie, concourt donc à créer l'image de la dissolution des corps, superposant les effets, dans une parfaite convergence des idées et des moyens d'expression mis en œuvre par Apollinaire.

Bibliographie

Apollinaire, G., *Alcools*, Editions Gallimard, Paris, 1966

Goffman, E., *La Mise en scène de la vie quotidienne, t. 1 La Présentation de soi*, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens Commun », Paris, 1973

Merleau-Ponty, M., *Phénoménologie de la perception*, Editions Gallimard, Paris, 1976

Moles, A., *Psychosociologie de l'espace* (en collaboration avec Élisabeth Rohmer), textes rassemblés, mis en forme et présentés par Victor Schwach, L'Harmattan, Paris, 1998.

Sartre, J.-P., *L'Être et le Néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Editions Gallimard, Paris, 1968